

Daniel Lemler

Répondre de sa parole

L'engagement du psychanalyste

Préface d'Élisabeth Roudinesco

Collection « Hypothèses »

The logo for Éditions érès features the word "éditions" in a small, vertical font inside a grey circle, which is positioned to the left of the word "érès" in a larger, bold, sans-serif font.

Arcanes

À Édouard Zarifian ﻻﺋﻲ
À mes parents ﻻﺋﻲ
À ma famille présente et à venir

Couverture :
Anne Hébert

Illustration :
René Magritte, *Ceci n'est pas une pipe*, 1928
© Adagp, Paris 2011.

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3150-1
Première édition © Éditions érès 2011
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Préface, Élisabeth Roudinesco	7
Où est passée l'humanité ?	9
Comment peut-on être... humain ?	16
De l'enfant de l'œdipe à l'être social	17
L'homme, un être parlant	17
Préhistoire du petit d'homme	18
Histoire du petit d'homme	23
Civilisation de la pulsion	29
L'exil, destin de l'humain	32

UN BAROMÈTRE : TROIS FIGURES DE L'EXCLUSION

Le médecin face à l'hystérique : quand Harry rencontre Sally !	41
HYSTÉRIE : DE LA NÉVROSE AU DISCOURS	41
Et Sally rencontra Harry	54
Peut-on souffrir la douleur ?	67
Premier renversement dialectique : le savoir est chez l'autre	83

Deuxième renversement dialectique :	
l'organique comme diagnostic d'exclusion.....	83
La médecine à l'ère des nouvelles contraintes.....	84
Un recentrage sur le patient et son discours.....	88
DESTINS DE L'HYSTÉRIQUE	
DANS LA CONSULTATION MÉDICALE AUJOURD'HUI.....	90
Lorsque les maux deviennent des mots :	
propos sur l'iatrogenèse.....	90
Le placebo, colmatage de tout espace de parole.....	95
La dépression : un écran contre l'hystérie.....	98
La maladie iatrogène : une entité clinique.....	104
Une réponse à l'énigme de l'hystérie : la fibromyalgie	105
UN RISQUE CONTEMPORAIN POUR L'HYSTÉRIQUE :	
LA VICTIMISATION.....	107
Les névroses de guerre.....	107
La psychiatrie des catastrophes, une répétition.....	109
Freud, le trauma : sexuel et répétition.....	110
Inadaptation d'une conception urgentiste de la névrose traumatique.....	111
Du trauma à la victimisation : n'être victime.....	112
Une figure de notre temps.....	113
Un avatar du couple justice-psychiatrie.....	114
La Shoah : victime d'être victime.....	115
De la névrose traumatique au PTSD.....	117
De l'hystérie à la victime.....	118
Quelle est ta part ?.....	119
Le pervers entre justice et psychiatrie.....	123
À chaque époque son pervers.....	124
Introduction aux théories de la biocratie.....	125
De la biocratie à la « race pure ».....	125
Éradiquer la perversion ?.....	126
Laisser place à la folie.....	129
Préambule.....	130
D'une psychothérapie des psychoses.....	131
La position de Freud.....	133

La place de la parole dans le champ de la psychiatrie depuis l'entrée dans l'ère scientifique.....	135
La prise en charge analytique de la psychose.....	136
Le psychanalyste a-t-il un corps ?	148

POUR ABORDER L'ÉTHIQUE

Propos sur les nouvelles procréations.....	157
ÉTAT DES LIEUX	157
L'enfant de l'AMP : besoin, demande, désir ?.....	158
Désir d'enfant ?.....	159
D'une première satisfaction mythique.....	160
Désir de désir.....	161
L'enfant dans l'AMP : une demande	161
La stérilité comme symptôme.....	162
La stérilité comme plainte	163
Que reste-t-il de nos désirs ?.....	163
POUR UNE ÉTHIQUE NON CONSENSUELLE	165
De la difficulté de dire non, un avatar du Souverain Bien	165
Un dossier devant le <i>staff</i>	165
Du temps pour comprendre	166
Si je ne dis pas oui, est-ce que cela veut dire non ?.....	167
La plainte	167
Ce que je te demande, ne me le donne pas, ce n'est pas ce que je désire !.....	169
Transfert <i>versus</i> consensus	172
ÉLOGE DE L'ABSTINENCE שמע ואל תעשה.....	177
Le Golem : du savoir et de ses applications	177
Du mythe à l'objet manufacturé, en passant par l'expérience.....	178
Savoir et transgression.....	178
L'abstinence, un principe. « Comprends, mais ne fais pas ! Surtout pas ! »	179

Savoir faire, mais abstinence	181
Avec quels outils envisager la consultation ?.....	182
Vers une réhabilitation de la parole	185
QUE FAIT LE PSY ? IL DONNE LA PAROLE !	185
Réintroduire l'espace transférentiel.....	186
Sur le chemin de la parole.....	187
LA PSYCHOSOMATIQUE : UN COMPROMIS ?	188
Le corps et ses états d'âme	188
Les théories psychosomatiques.....	193
De la lésion.....	197
BALINT : LA PSYCHANALYSE PAYE SA DETTE	
À LA MÉDECINE	199
Retour à la médecine : le groupe dit « Balint ».....	199
Notre expérience du groupe dit « Balint ».....	212
Quelle est ma part ?.....	213
Le contre-transfert existe-t-il ?.....	214
LA DIMENSION PSYCHOTHÉRAPIQUE :	
UN ASPECT DE L'ESPACE TRANSFÉRENTIEL	215
De la psychothérapie à la psychanalyse,	
tout tient à l'usage de la suggestion.....	216
La guérison de surcroît, un malentendu à lever.....	217
L'efficacité d'une psychothérapie se juge à long terme.....	218
DU FANTASME DE LA CONFIANCE	
À L'ÉTHIQUE DE LA DÉ-MÉFIANCE	219
Comment former des analystes.....	219
Le fantasme de la confiance	220
<i>Ur-Urteil</i>	221
Une éthique de la dé-méfiance	222
Le moment de conclure : répondre de sa parole	225
Index des noms propres	227
Index des concepts-clefs	229
Remerciements	233

Préface

Depuis une bonne vingtaine d'années, une partie non négligeable de la communauté psychanalytique française s'est engagée dans un combat d'arrière-garde contre le progrès, la science et la philosophie des Lumières. Convaincus que la famille est en danger, que la « Loi du père » est partout bafouée par les nouvelles modalités de procréation, que les homosexuels mettent en cause la différence des sexes en voulant élever des enfants, que la société du « cul », de la « sodomie » et de la pornographie règne sur nos consciences, et qu'enfin la télévision comme la science sont devenues les instruments d'une marchandisation des corps, ces psychanalystes se propulsent partout pour annoncer le triomphe de l'apocalypse et de la mort. « Tout fout le camp » – l'École, la République, la Nation, le Peuple, la Civilisation, le Sexe, le Désir, etc. –, tel est désormais le credo de ces nouveaux Bouvard et Pécuchet qui, par certains côtés, sont beaucoup plus dangereux que les religieux et autres intégristes puisqu'ils prétendent parler au nom de la psychanalyse et dans le souci de la préserver de tout ce qui pourrait porter atteinte à sa pureté. En se transformant ainsi en inquisiteurs, sans même s'apercevoir que ni Freud ni Lacan n'ont adopté de telles positions, ces psychanalystes donnent de leur discipline une image désastreuse.

Et c'est bien contre ce type d'argumentation et en mobilisant la clinique et l'écoute de terrain que Daniel Lemler, plus proche d'Édouard Zarifian et de Roland Gori que des nouveaux inquisiteurs, a choisi de « répondre de sa parole » dans tous les sens du terme.

« Répondre de », cela veut dire prendre ses responsabilités, et « répondre de sa parole », cela signifie qu'il entend répondre, à titre personnel et dans sa pratique, de ce qu'enseigne la psychanalyse en tant que cure par la parole.

Plutôt que de juger ou de proférer des imprécations contre le monde moderne, il montre comment la destruction de la psychiatrie classique par le comportementalisme a obligé la psychanalyse à se redéfinir au plus près d'une clinique de la parole et de la subjectivité. N'ayant plus ce vecteur pour être portée par des institutions médicales, elle s'est en quelque sorte privatisée. Et du même coup, elle doit se déplacer ailleurs, au risque de se marginaliser. Contrairement à certains psychiatres, Daniel Lemler, psychiatre lui-même et médecin, ne rêve pas d'un hypothétique retour à un âge d'or de la clinique psychiatrique. Tout en rendant hommage à son maître Lucien Israël, qui en était l'un des illustres représentants, il ne défend pas l'idée que ce qui a pris fin puisse revenir dans la réalité. Aussi montre-t-il qu'il ne sert à rien de rêver à un retour à « de mon temps c'était mieux » et qu'il est préférable, face à la révolution néo-conservatrice qu'est le cognitivo-comportementalisme, d'aller de l'avant. D'où sa thèse selon laquelle ce qui est exclu désormais de la nosographie du dsm – l'hystérie, la folie, la perversion – doit être repris par la psychanalyse sur des bases différentes, moins normatives, et avec une nouvelle éthique qui tienne compte tout à la fois de l'évolution des mœurs et de l'état actuel de la biologie et de la génétique.

Même chose d'ailleurs quand il définit l'éthique et quand, travaillant avec des spécialistes des procréations médicales assistées (pma), des interruptions médicales de grossesses (img) ou des gestations pour autrui (gpa), il se trouve confronté tout autant à des demandes normales, auxquelles la science doit répondre positivement, qu'à des exigences pathologiques, auxquelles au contraire il convient d'opposer, sinon une réglementation, du moins quelque chose de l'ordre de la Loi : non pas la loi du père fouettard mais la Loi au sens de la fonction symbolique qui veut que tout sujet doive se confronter à un interdit nécessaire.

Voilà donc l'essentiel de ce livre qui émane d'un praticien honnête, héritier tout autant de l'humanisme juif que de la tradition des Lumières françaises et allemandes, puisque comme strasbourgeois, il est aussi l'homme des passages et de la traversée des frontières.

Élisabeth Roudinesco

Où est passée l'humanité ?

« L'humanité n'est même plus une légende, elle est un mythe. »
Romain Gary

« Mais où est passée l'humanité dans tout cela ? » La patiente qui avait poussé ce véritable cri du cœur me prenait ainsi à témoin. Elle venait de faire un récit détaillé de son parcours « en FIV¹ » dans un grand service de la capitale. Ce n'était d'ailleurs pas une critique, mais un simple constat. Car elle comprenait. Elle comprenait que dans ce service de haute technicité, il n'y avait ni le temps ni la place pour autre chose que l'acte, dans sa pureté, mais aussi dans sa brutalité. Et cela lui semblait donc parfaitement légitime que le prix à payer consiste à sacrifier une part d'humanité au profit de la victoire de la science sur la nature. Elle n'est d'ailleurs pas la seule. Nombreux sont ceux qui pensent qu'il faut être inhumain pour exercer certains métiers. On ne sera pas étonné d'y trouver les trois métiers impossibles stigmatisés par S. Freud : gouverner, enseigner, psychanalyser. Il convient donc de leur adjoindre : soigner, tout au moins lorsque le soin fait appel à la technique, comme c'est souvent le cas aujourd'hui.

« Mais où est passée l'humanité dans tout cela ? » Ce cri du cœur introduit magistralement la question qui sera traitée dans cet ouvrage. Après les langages post-humains, le désenchantement du monde, on

1. FIV : Fécondation *in vitro*.

entend depuis quelque temps des voix s'élever pour déplorer que notre société soit en train de se déshumaniser. Elles prêchent dans le désert. L'homme vient tout juste de prendre conscience qu'il est en train de détruire son habitat ! Est-il pour autant prêt à se donner les moyens de le préserver. La pulsion de destruction a encore de beaux jours devant elle. Elle n'est pas en voie d'être sublimée !

Pour ouvrir notre réflexion sur la déshumanisation, nous allons dans un premier temps proposer une conception de la société et de sa genèse. À côté des abords historiques, anthropologiques, sociologiques, politiques..., le mien sera subjectif, référé aux enseignements de la psychanalyse, abord particulièrement approprié à cette étude.

Le point de départ est une proposition : toute société est fondée sur la mise en place d'un tiers exclu. Il peut s'agir de l'ennemi héréditaire, de l'étranger, du SDF, du sans-papiers, du tzigane, du juif... Il est celui qu'il faut exclure pour être des semblables. Il s'agit là d'un premier degré d'exclusion, fondateur de la société en tant que telle. Il est générateur d'un dedans et d'un dehors.

Sera mis en évidence un deuxième degré d'exclusion, interne celui-là, qui fonde les normes de cette société. Il concerne trois personnages emblématiques : l'hystérique, le pervers et le fou. La manière dont une société traite chacun d'entre eux donne une idée assez précise de sa dimension humaine. En effet, ils sont représentatifs, chacun à leur manière, d'une part « maudite » de l'humain. L'hystérique est par excellence le lieu du désir, le point de résistance au discours dominant, lieu où se jouent par essence les enjeux de la parole. Le pervers met en évidence, et surtout en échec permanent, le rapport de la jouissance à la Loi. Et le fou met tout sujet face à la faille de sa propre structure.

Nous allons nous attacher à établir un état des lieux de la place et du statut de ces trois personnages dans notre société.

Nous ouvrirons cette recherche par le personnage dont l'ostracisation est apparemment la moins évidente, la moins voyante : l'hystérique. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas sur le divan du psychanalyste que l'on rencontrera en première intention l'hystérique mais, comme ce fut le plus souvent le cas, dans le cabinet du médecin. L'hystérique continue à adresser sa demande, *via* le symptôme de conversion, à la médecine qui, de son côté, poursuit inlassablement l'élaboration de ses défenses vis-à-vis de ce qui lui fait énigme et la met en échec depuis Hippocrate.

L'expression somatique fréquente du symptôme névrotique explique que ce soit dans les consultations médicales qu'on rencontre le plus souvent les hystériques. C'est pourquoi j'ai choisi le champ médical comme observatoire des enjeux de la parole, raison pour laquelle une large place a été donnée à son étude dans cet ouvrage.

Nous étudierons le déroulement d'une consultation médicale, telle qu'elle nous est enseignée par la Faculté. Nous mettrons ensuite en évidence les conséquences d'une telle approche, ayant posé que la majorité des patients qui consultent le médecin, surtout généraliste, ne sont pas malades au sens de la médecine. Nous passerons alors en revue quelques réponses contemporaines de la médecine à l'énigme hystérique : le recours au placebo, la création de nouvelles entités nosologiques comme la fibromyalgie, la focalisation réductrice sur un symptôme comme la dépression, l'attribution du statut de victime ; des réponses comme toujours inadaptées, et porteuses d'un puissant potentiel iatrogénique². Ces réponses sont d'autant plus déconcertantes que Freud, il y a maintenant plus d'un siècle, a proposé une réponse satisfaisante à cette énigme. Ce qui s'avère être une rupture épistémologique majeure eut donc bien lieu dans le champ de la médecine sans toutefois y produire quelque effet que ce soit. Force est de constater qu'il y a là quelque chose qui ne cesse pas de ne pas pouvoir s'inscrire dans ce champ. Cela fonctionne pourtant comme un matériel refoulé, et l'on assiste parfois à un retour de ce refoulé. Ce fut le cas avec l'éclosion de la médecine psychosomatique et de son compagnon le groupe Balint. Notons qu'elle fut contemporaine du développement de la psychanalyse après la Seconde Guerre mondiale, développement qui connut son apogée dans les années 1970. Les importantes avancées de la technique médicale, en particulier dans le domaine de l'imagerie, ont profondément bouleversé la pratique médicale depuis une trentaine d'années. D'autres éléments ont concouru à la modification de la consultation : l'obligation d'information et le facteur économique, pour citer les plus importants. Dans ce nouveau contexte, le médecin technicien se sent souvent ravalé au rang de simple prestataire de service. Dans cette évolution, c'est la relation médecin-patient qui a le plus souffert.

2. L'iatrogénie désigne la création de la maladie par la médecine ou les médecins.

Notre époque offre un nouveau destin à l'hystérie, destin qui mérite toute notre attention : l'hystérique d'aujourd'hui a revêtu les atours de la victime. Cette constatation est d'importance si l'on considère le statut de la victime dans notre société. La victime est un avatar du couple contre nature formé par la psychiatrie et la justice. Ce cas est loin d'être unique, car la psychiatrie agit de plus en plus comme auxiliaire de la justice. Je ne fais pas là allusion à l'expertise psychiatrique, sauf lorsqu'elle statue sur l'accessibilité à la peine des malades mentaux, ou sur la prévention des actes délictuels et de leurs récidives. À ce titre, elle s'est mise au service du pouvoir politique, au détriment des patients. Dans ce contexte, on demande à la médecine, avec une insistance croissante, de devenir prédictive. Cela concerne aussi bien la récidive que le repérage de signes dévoilant le futur délinquant, chez l'enfant de 36 mois !

La récidive concerne essentiellement aujourd'hui le pervers sexuel : violeur ou pédophile. La demande sociale et politique de les empêcher de nuire est pressante. Tous les moyens sont bons : traitements, y compris agressifs telle la castration chimique ou chirurgicale, prévention, prédiction et rétention. Le pédophile est le pervers de notre époque. Mais il est aussi un révélateur, à travers la manière dont on la traite, de la perversion de notre société.

Un autre critère de l'humanité de notre société est sa manière de traiter les fous. Les choses ont commencé à changer de façon manifeste dans les années 1980. Ce changement est contemporain de la parution de la quatrième version du *DSM*³, qui en est un des agents. Ce traité de diagnostic statistique des maladies mentales, créé au départ pour apporter une rigueur scientifique aux critères d'inclusion dans les essais thérapeutiques des psychotropes, est devenu en quelques années le traité psychiatrique de référence. Il se définit comme athéorique et anhistorique, se contentant de la combinaison de symptômes d'observation selon différents axes pour aboutir à des diagnostics qui sont, le plus souvent, corrélés aux médicaments qui sont censés les traiter. Pour en arriver là, il a progressivement exclu de son champ tous les apports de la psychanalyse à la psychiatrie. Si c'est particulièrement évident en

3. *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* ou *DSM*, traduit en « Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux ».

ce qui concerne les névroses, cela touche l'ensemble du champ de la psychiatrie : sa nosologie, sa clinique et les modes de prise en charge des patients. En opposition à la psychanalyse, le *DSM* a promu les thérapies comportementalo-cognitivistes qui répondent peu ou prou aux mêmes critères. Devenues discours dominant, ces dernières, pour des raisons obscures, sont entrées en guerre ouverte contre la psychanalyse, cherchant, non sans haine, sa totale éradication du champ thérapeutique comme de celui de la formation des praticiens. Elles concourent à une nouvelle représentation de l'homme modelée sur l'intelligence informatique.

Nous touchons là à la dimension de l'éthique, même si ce terme est, de nos jours, un peu dévoyé. Un champ particulier en pose les questions les plus criantes : celui des nouvelles procréations. Elles mettent en évidence comment l'homme contemporain se targue de dominer le réel, voire de le vaincre. Notre époque est entrée de plain-pied dans l'ère de la fabrique des bébés. Cela a des répercussions dans le domaine de la famille et de la filiation. La filiation réelle est en train de prendre le pas sur la filiation symbolique.

C'est aussi dans le champ de la procréation, comme dans le cadre des différents comités d'éthique, que l'on peut observer les enjeux de la responsabilité telle qu'elle se pose actuellement. La décision se dilue dans le consensus et se généralise ensuite dans des protocoles. Cela contribue à rendre les différents protagonistes du champ médical entièrement substituables.

Devant la faillite des institutions à prendre en compte l'individu, il ne reste que des réponses singulières aux différents problèmes que nous avons soulevés ici. Il s'agit alors de rendre une place à la parole dans la consultation médicale, en renversant les enjeux du savoir. Le savoir est chez l'autre, et le praticien peut se laisser enseigner par lui. Cela est vrai quel que soit le type de relation humaine. Ce simple renversement dialectique va redonner la parole au patient, mais aussi au praticien, et introduire une véritable dimension psychothérapique à la consultation. Dans ce mouvement, l'interpellation freudienne, propre à restituer la part subjective de chacun au cœur de son destin, prend toute son importance : quelle est ta part dans ce qui t'arrive ? Question qui s'adresse, également, à chacun des protagonistes de la relation thérapeutique. Et, au-delà de la consultation médicale, cette interpellation

implique chacun dans son rapport aux aléas de son existence, dans ses rapports à la société et aux autres.

Cette interpellation pose d'une certaine manière la question de notre existence. Être *hic et nunc*, ici et maintenant, est paradoxalement l'une des choses qui nous est le plus difficile. Nous sommes la plupart du temps dans l'anticipation de l'avenir ou dans la nostalgie ou le regret du passé, rarement là. Un symptôme nous informe de l'existence de ce *hic et nunc*. Nous nous y oublions. C'est en effet lorsque nous nous rappelons à nous que nous prenons conscience du moment que nous venons de traverser. Autrement dit, au moment où nous réintégrons notre moi, nous pouvons appréhender notre existence subjective. Cela met en évidence une expression clinique de la *Ichspaltung*, la division subjective, devant laquelle la plume de Freud est tombée, une *Spaltung* entre moi et je, entre le moi et le sujet.

Un paramètre essentiel du processus humain se dégage alors : le temps. Force est de constater que le temps a changé. Une bonne manière d'aborder cette question est de faire un détour par le virtuel. Le monde virtuel occupe une place de plus en plus prépondérante dans l'univers humain. Une nouvelle manière de ne pas être là, de jouer l'hallucination contre la réalité. Ce n'est donc pas un hasard si elle est à l'origine de véritables addictions.

Ce monde virtuel s'inscrit dans un temps réel, symptôme du primat du scopique. Il s'agit d'un profond bouleversement des temps logiques. Le temps s'écoule d'instant de voir en instant de voir. *Exit* la *Durcharbeitung*⁴.

Ce fonctionnement est corollaire de la satisfaction immédiate de la pulsion, au détriment de ses autres destins et tout particulièrement à la sublimation. Cette dernière nous ouvre des pistes de réflexion intéressantes quant à la lutte contre la déshumanisation de notre société, aussi y a-t-il lieu d'en donner un aperçu.

La sublimation est un sujet passionnant, un sujet polémique qui ne donne que rarement lieu à débat chez les psychanalystes. Il faut dire qu'il y a une énigme autour de ce concept qui autorise cet état de fait. La sublimation traverse l'œuvre de Freud, et évolue avec la théorie des pulsions. Elle représente un élément central du procès de sa théorisa-

4. Perlaboration, temps pour comprendre.

tion. Elle serait un effet attendu de la psychanalyse. Freud a caressé longtemps l'idée que l'on pourrait obtenir une sublimation totale de la pulsion mais il a finalement dû concéder qu'une part de la pulsion doit obtenir une satisfaction directe. L'énigme tient à l'absence du chapitre que Freud devait y consacrer dans sa *Métapsychologie*⁵. Cela signifie-t-il qu'il l'avait abandonnée ? Ou bien, n'a-t-il pas pu en réaliser une théorie satisfaisante ?

La sublimation est un destin particulier de la pulsion, certainement le plus noble. Dans un premier temps de la théorie, la sublimation des pulsions sexuelles leur permet d'accéder à des buts non sexuels : les productions culturelles, l'art, la littérature... Cela donne à la théorie du Dr Freud un parfum de soufre puisque l'on peut en déduire un « tout sexuel ». De plus, cela concerne chacun d'entre nous, attendu que ce processus sublimatoire est partie intégrante de notre structuration psychique. Cela se passe au moment de notre sortie de l'œdipe. En effet, vient un moment où le petit d'homme rencontre un double obstacle à l'expression de sa sexualité et de sa relation avec son premier objet d'amour, la mère. Tout d'abord, son corps immature ne répond pas aux exigences de son désir, ensuite il se heurte à un obstacle majeur, la loi d'interdiction de l'inceste, soutenue par un tiers, le père. Cette situation met son moi en danger. Pour se défendre, il utilise un mode de défense particulièrement efficace, le refoulement. Il ne s'agit de rien de moins que du refoulement de la sexualité infantile. Comme elle infiltre toute la vie du petit d'homme, il emporte avec lui la plupart des souvenirs de la petite enfance, ce qui se traduit par l'amnésie infantile que nous connaissons tous, et qui est plus ou moins globale et étendue. Ce refoulement nécessite de faire le deuil de ses deux premiers objets d'amour dont nous nous dédommageons par une identification par introjection de traits parentaux. Ce mécanisme est à l'origine de ce que nous appelons notre personnalité. C'est également de lui que nous héritons notre surmoi. Enfin, ce refoulement s'accompagne d'une massive libération de libido, qui va subir une sublimation, la première de notre histoire : la pulsion sexuelle va se sublimer en *Wissstrieb*, pulsion à savoir, à apprendre, pulsion d'investigation. La curiosité sexuelle infantile se mue en curiosité universelle.

5. S. Freud (1912-1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1990.

Une fois ce principe établi, on voit Freud s'interroger au long de son œuvre sur l'instance qui sublime, moi ou surmoi, et sur le mécanisme de cette formation de l'inconscient. La mise en évidence de la pulsion de mort, de destruction, amène quelques bouleversements. Cette dernière peut-elle subir une sublimation ? Il lui apparaît alors que c'est l'intrication des pulsions qui permet la sublimation. Il n'y a pas de mouvement créateur qui ne s'appuie sur la mort et l'agressivité.

Un des arguments de ceux qui pensent que Freud a abandonné la sublimation est qu'elle est trop difficile à différencier de l'idéalisation, au sens psychanalytique, voire qu'elle ne s'en différencie pas. Or l'idéalisation concerne l'objet et Lacan, à ce sujet, apporte de l'eau à notre moulin. Sublimier, dit-il, c'est élever l'objet à la dignité de la Chose. Ce mouvement ne correspond pas à une idéalisation, me semble-t-il, bien au contraire. La Chose, *das Ding*, est objet définitivement perdu, inaccessible, objet aux « impossibles retrouvailles ». Un objet sublimé est donc moins idéalisé que perdu. C'est ainsi aussi que j'entends la « poubellication ». Aussi, ne pouvons-nous concevoir de production culturelle qu'en tant que perdue, sinon elle se réduirait à un fétiche.

Comment peut-on être... humain ?

Pour réfléchir à la déshumanisation, il est indispensable, dans un premier temps, de proposer une conception de la société. Aussi allons-nous envisager une des modalités de la constitution des sociétés humaines qui porte en elle les germes de cette déshumanisation. En effet, différentes disciplines étudient et théorisent la société, sa conception, son évolution : l'histoire, l'archéologie, l'anthropologie, l'ethnologie, la sociologie... Référons-nous ici à ce que la psychanalyse nous enseigne à ce propos. Cela revient à prendre les choses sur deux versants : celui de la subjectivité et celui de la pulsion.

Freud, en découvrant le complexe d'Œdipe et son universalité, va fonder une théorie nouvelle sur l'origine de la société. En fait, il nous propose deux abords de la genèse d'une société : la première se déduit en effet de la structuration œdipienne du petit d'homme, la seconde pense la société comme résultat du processus de civilisation de la pulsion, représentée par la violence.

Le cheminement freudien de genèse de la société humaine nous introduira à la problématique de l'exclusion. Il débute sur la mise en place du procès de la constitution du sujet et aboutit à une théorie de l'origine du social fondée sur le tiers exclu. La mise en évidence de trois figures d'exclusion, l'hystérique, le pervers et le fou, donne une appréciation de l'humanité d'une société.

De l'enfant de l'œdipe à l'être social

Remarquons d'emblée que la nature sociale de l'être humain n'est pas de l'ordre de l'inné. Comment « *his majesty Baby* » va-t-il devenir être social, voire « l'homme dans la foule » ? Le petit d'homme naît « Un », *Aleph*, unité narcissique qui n'a d'autre perception du monde que lui-même, entité narcissique s'il en est. Et encore, même cette unité première doit-elle être relativisée. Plus qu'une unité, on pourrait parler d'une constellation de pulsions primaires dont l'unité se constituera au moment du stade du miroir. Ce qui nous intéresse ici, c'est la position narcissique première. Or, tout Narcisse qu'il soit, le petit homme a la caractéristique de naître totalement immature, aussi bien physiquement que psychiquement. Aussi se trouve-t-il complètement assujéti à l'autre pour assouvir ses besoins les plus élémentaires, pour assurer sa survie, en un mot. Cet autre se constitue progressivement par unification des pulsions partielles que l'on peut repérer cliniquement au moment du stade du miroir. Cet autre est tout d'abord considéré comme mauvais, sous les auspices du jugement d'attribution, une des bases de l'intelligence. Il fait la partition entre bon et mauvais : ce qui est jugé bon est intégré par introjection au moi tandis que le mauvais est expulsé, dehors.

L'homme, un être parlant

Depuis la deuxième moitié du XX^e siècle, de nombreux éléments, tant médicaux que technologiques, sociologiques ou législatifs, ont modifié aussi bien la procréation que la filiation et la parentalité. Il est impossible d'incriminer tel ou tel élément en particulier, mais il est toutefois vraisemblable que cette profonde mutation participe plus ou moins à ce processus de déshumanisation, que le chemin du petit

d'homme vers le social passant par l'œdipe nous permettra de mettre en évidence certains de ces changements et leurs effets, tout au moins ceux que l'on peut constater ou augurer aujourd'hui.

Dans un premier temps, étudions la structuration œdipienne du *parlêtre*⁶. Mon raisonnement repose ici sur une définition de l'homme et quelques-unes de ses « conséquences logiques ». Il pourrait s'ouvrir par une question : Qu'est-ce que l'homme ? (le Sphinx n'est pas loin). Les maîtres du Talmud y avaient déjà répondu : « C'est quoi l'homme ? », s'étaient-ils demandé. L'homme est un « quoi ? », c'est une question, et la destinée de cet homme est de permettre à cette question de rester ouverte et d'évoluer sur un chemin allant de question en question.

En reprenant cette interrogation dans des termes plus « modernes », nous pourrions dire : Qu'est-ce qui fait que nous sommes des êtres humains ? Est-ce la station debout, le pouce en opposition, le rire, ce propre de l'homme ? Non, ce qui fait de nous des êtres humains, c'est radicalement la parole. Et la parole n'est pas le langage. Les animaux ont un langage, les insectes en ont un. Et si je pousse ma démonstration jusqu'à dire que les fleurs ont un langage, vous entendrez cette particularité qui nous fait appréhender notre monde dans et par la parole. Les fleurs ont un langage, car nous leur avons donné une valeur symbolique. Le langage est, du point de vue de la psychanalyse, la condition même de l'inconscient. Il est l'outil qui nous permet de dire notre parole singulière, garante de notre existence. L'homme est un être parlant, et une des facettes de l'hominisation est le cheminement qui permet l'accession à la parole. Aussi, allons-nous suivre les conséquences logiques que nous enseigne ce postulat inaugural : « L'homme est un être parlant. »

Préhistoire du petit d'homme

Première constatation, et elle est primordiale : nous sommes parlés, bien avant d'accéder nous-mêmes à la parole. Nous existons en tant que sujet dans le discours de l'Autre⁷, bien avant d'accéder à notre propre

6. Néologisme introduit par Lacan en 1974 pour définir l'humain comme « être charnel ravagé par le verbe... »

7. Le grand Autre désigne, au-delà de l'autre, partenaire imaginaire, un lieu, de dimension symbolique, antérieur et extérieur au sujet, qui le détermine néanmoins.

discours. C'est ainsi que cela s'exprime dans le discours psychanalytique. Ce n'est pas autre chose que postule l'aphorisme de Jacques Lacan : « Le sujet préexiste dans l'Autre. » Et pour illustrer cela, il suffit de suivre pas à pas l'histoire du petit d'homme. Bien avant la naissance vient s'inscrire entre deux sujets, deux humains, deux êtres parlants, la marque d'un désir qui peut se verbaliser sous la forme du désir d'un enfant : « J'aimerais un enfant de toi. » À notre époque, ce désir, ce moment particulier, va se traduire par un acte. Non pas celui qui se perpétue depuis la nuit des temps. Cet acte, c'est l'arrêt de la contraception. Il signe l'intervention de la science et de la *technè* dans notre existence, tellement évidente dans notre vie quotidienne que nous n'y pensons plus mais la vie des êtres humains est aujourd'hui intimement prise dans la science. Elle contrôle toujours plus la manière dont se gèrent les relations entre les êtres humains. Ainsi, une jeune fille qui veut avoir des relations sexuelles doit aller consulter un médecin, de sorte que celui-ci se trouve d'emblée impliqué dans sa vie la plus intime. Une contraception n'est pas un acte quelconque, c'est un acte médical. La pilule n'est pas un produit anodin, elle illustre la manière dont la science intervient sur l'acte particulier qu'est la procréation.

Introduire la contraception nous permet donc de noter d'emblée la place importante que prend la science dans la destinée humaine, et tout particulièrement dans le domaine de la procréation. La science, par le biais de ses applications technologiques, fait tellement partie de notre existence, en particulier dans le monde occidental, que nous n'y prêtons plus guère attention. Il n'est pourtant pas innocent de remarquer que des événements de chaque vie humaine qui appartenaient au domaine de la communauté humaine au sens restreint, familial, ou plus large, la tribu, le village ou la cité, comme la naissance et la mort, sont devenus des propriétés presque exclusives du champ de la médecine. Dans un autre domaine, la psychose du « *bug* de l'an 2000 » illustre sans équivoque la place de la technologie dans la gestion de l'économie humaine. La science, avec son corollaire technologique, si elle est source de progrès essentiels quant à notre vie et à notre confort, porte aussi en elle un énorme potentiel de déshumanisation.

À propos de cette place de la science dans notre destinée, à l'époque où les premiers tests de grossesse ont été vendus en pharmacie, nombre d'albums photo débutaient par la même image. Ce que ces albums nous

enseignement, c'est qu'au commencement, nous sommes tous un petit cercle rouge ! Un petit cercle rouge dans un tube à essais, marque du test de grossesse positif. De là à penser que nous sommes tous des bébés-éprouvette ! Le temps suivant est celui de la gestation. Pendant la grossesse, ce petit d'homme, futur être humain, fait véritablement son entrée dans le discours, surtout le discours parental, mais pas uniquement ; il y a aussi les grands-parents, les autres, le gynécologue, ou plutôt l'obstétricien. Une avancée technologique a modifié profondément cette période, jusque-là uniquement dévolue à l'imaginaire parental : l'échographie. Nous n'en mesurons pas encore pleinement la portée, mais l'image échographique représente un support virtuel à la fantasmatisation parentale. Bien plus, dans la majorité des cas, on peut aujourd'hui connaître le sexe de l'enfant *in utero*. À partir de là, c'est dûment par son prénom que le fœtus sera présent dans le discours. En vingt ans, la question est devenue de plus en plus complexe et a fini par poser des questions d'ordre éthique. Voilà en effet typiquement un examen qui paye un lourd tribut aux progrès technologiques. En effet, depuis les images brumeuses, neigeuses, énigmatiques, qui laissaient le champ encore très libre à l'imaginaire parental, l'eau a coulé sous les ponts. L'accouplement entre l'échographe et l'ordinateur produit des enfants virtuels, véritable progéniture de Lara Croft, cosmonautes en apesanteur dans la capsule utérine maternelle. On nage en pleine science-fiction. Il y a une quarantaine d'années, on décrivait, dans des récits d'anticipation, ce que serait le monde de l'an 2000. C'était alors un mythe. Aujourd'hui, assis devant notre ordinateur portable, près de dix ans après l'an 2000, il nous semble que la réalité laisse la fiction loin derrière elle. Être confronté à une image virtuelle de son bébé, le prénommer *in utero*, pourrait se concevoir comme une première naissance, virtuelle, qui devance la naissance réelle. Il est difficile de mesurer l'effet de ce qui pourrait s'entendre comme une anticipation de la naissance. Peut-on y lire un bouleversement des temps logiques, nécessaires au processus immémorial de la gestation d'un enfant. Neuf mois de grossesse, symbole atemporel qui vient rythmer le procès de la génération depuis la nuit des temps.

Est-ce que nous n'assistons pas du fait de cette première naissance virtuelle à la mort prématurée de « l'enfant magnifique » ? Le bébé, au moment de sa naissance, apparaît décevant à certaines mères, au regard de son prédécesseur virtuel (échographique).